

tumes romaines, il nous fait participer, par la clarté et la précision avec laquelle il sait rendre sa pensée, aux vives émotions qu'il éprouve lui-même.

La description nous place au milieu de ces vastes édifices qu'il rêvait dans toute sa splendeur, et qu'il nous montre, pleins de cette animation produite par une foule immense, assistant aux cérémonies publiques, ou, pressée dans les cirques et les amphithéâtres, pour s'enivrer du sang que répandent tour à tour, soit les combattants saluant César et venant ensuite mourir gracieusement sous ses yeux, soit les bêtes féroces se déchirant entre elles, ou dévorant d'infâmes condamnés, souvent de courageux martyrs.

Mais les beaux-arts donnent rarement les richesses. L'homme qui veut les cultiver doit se résoudre par avance, s'il n'a déjà une aisance assurée, sinon à vivre dans des privations journalières, tout au moins à rester dans cette médiocrité respectable après laquelle soupire l'honnête indigent, et que quelques sots enrichis honorent de leurs dédains.

De la Monce ne fut pas toujours heureux, et le passage suivant, écrit par un homme de lettres, son contemporain, nous autorise à penser qu'il mourut dans un état voisin de la pauvreté.

« Son désintéressement, dit l'abbé Perneti, et la
« maxime qu'il avait de préférer aux richesses la gloire
« de sa profession ne lui auraient pas nui s'il avait tou-
« jours joui d'une bonne santé; mais ses maux augmen-
« tèrent à un tel point qu'il fallut faire céder l'exercice
« de ses talents à celui de ses vertus! Son courage, sa
« modération et sa patience, furent mis à de rudes